

BILLET PARISIEN

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER.)

LE SOUVENIR DE GEORGES RODENBACH

On a rendu à Georges Rodenbach l'hommage qu'il eût aimé. Dans le petit hôtel du boulevard Berthier qu'il habitait à Paris et sur lequel on a posé une plaque commémorative de sa mort — car il s'en alla, voici vingt-cinq ans, par une journée pareille, journée grise où les cœurs sont en exil — des amis sont venus, pieux et discrets. Tout doucement, derrière la vitre contre laquelle il a rêvé, dans ce salon où les lumières s'allumaient sans hâte, une à une, parmi le recueillement, ils ont dit ce qu'il fallait dire. Tous les dévots du poète, ceux qui ont conscience d'être entrés à sa suite dans la vie secrète du silence et de la solitude, ceux qui savaient bien qu'il était là, invisible et présent, près de Mme Rodenbach, et près de son fils exquis et près de celle aussi, qui, tout récemment, vint apporter sa grâce nouvelle dans la grâce du foyer, écoutèrent les mots justes et fervents.

C'est la ville de Paris qui, par le président du conseil municipal, jette sa première gerbe, sur le tombeau d'or du grand poète qui « porta dans son cœur sa province ». C'est André Dumas, qui célèbre, au nom de la Société des poètes français, le Prince pâle et blond du royaume du silence, celui qui, avec des mots tendres, et comme silencieux, décolorés, chanta la vie et l'âme des yeux, des cieux, des eaux glauques et des miroirs. C'est Rosny évoquant Rodenbach jeune, élégant, délicat, qui savait tant de choses sur les hommes, sur les choses et sur les paysages, celui qui n'avait point de méchanceté dans son âme, celui dont la poésie était fine parmi les plus fines, nuancée parmi les plus nuancées, celui dont l'observation était aiguë et délicate, celui qui aimait le songe et la vérité et qui ne fut récompensé ni par la nature ni par les hommes. C'est Gaston Rageot, poète et avocat de la critique, critique chaleureux et sentimental, pénétrant de toute la force de son intelligente sympathie, qui trouva de beaux accents pour dire que Rodenbach eut le sentiment vivant de la mort, lui qui souhaita de ne pas trop mourir et d'être un peu sauvé; c'est Rageot qui dresse en un dyptique émouvant la poésie de Verhaeren, moderniste et la poésie de Rodenbach, chant du passé. C'est Lecomte qui rappelle la douce lumière de la maison du poète qui, avant de venir à Paris, avait écouté la chanson des deux grands fleuves belges, et qui, après avoir regardé les deux horizons de la Belgique, le german et le latin, s'en était venu vers le latin. C'est le bourgmestre de Tournai qui précise les origines tournaisiennes de l'écrivain. C'est M. Wilmette qui, au nom de l'Académie des lettres françaises de Bruxelles, exprime avec délicatesse comment Rodenbach fut l'ambassadeur de la fraternité spirituelle de la France et de la Belgique, et comment il aimait l'endroit où il allait mourir. C'est enfin M. l'ambassadeur de Belgique, chez qui la diplomatie n'a détruit ni le goût des beaux vers, ni l'art de les dire, ni la science de les apprécier, et qui apporte l'hommage du gouvernement belge. Après quoi, M. Fernand Gregh lit un beau poème inédit et Mme Moreno récite quelques admirables vers de Rodenbach.

Cérémonie touchante et quasi religieuse. Nous parlons à voix basse. De jeunes femmes recueillies marchent doucement sur le tapis. Les applaudissements même, dont la chaleur rayonne, ont une nuance d'élégance. Il n'y a point cohue, mais un groupe de fidèles dans un temple admirable, dont les voûtes sont très hautes, mais dont la nef est petite. Rarement fête littéraire fut plus intime, plus distinguée, plus insinuante, plus affectueuse. Cette maison, où il rendit le dernier souffle avait réveillé tous les pieux carillons du souvenir. Et dans cette grande musique mystique, loin des sons et des bruits, une pareille émotion s'était emparé de tous ceux qui étaient venus. A Mme Georges Rodenbach, dont le cœur et l'intelligence ont su garder vivants la bonté et la finesse du poète; à Constantin Rodenbach, si riche d'amitiés et de lumières; à Mme Constantin Rodenbach, qui, à son tour, présidera dans son jeune foyer, au rite fidèle du mémorial, la « Libre Belgique » a voulu offrir son très humble hommage.

Joseph ACEORGES